



MARCELLIN BARTHASSAT

# Arpenter, gravir et projeter

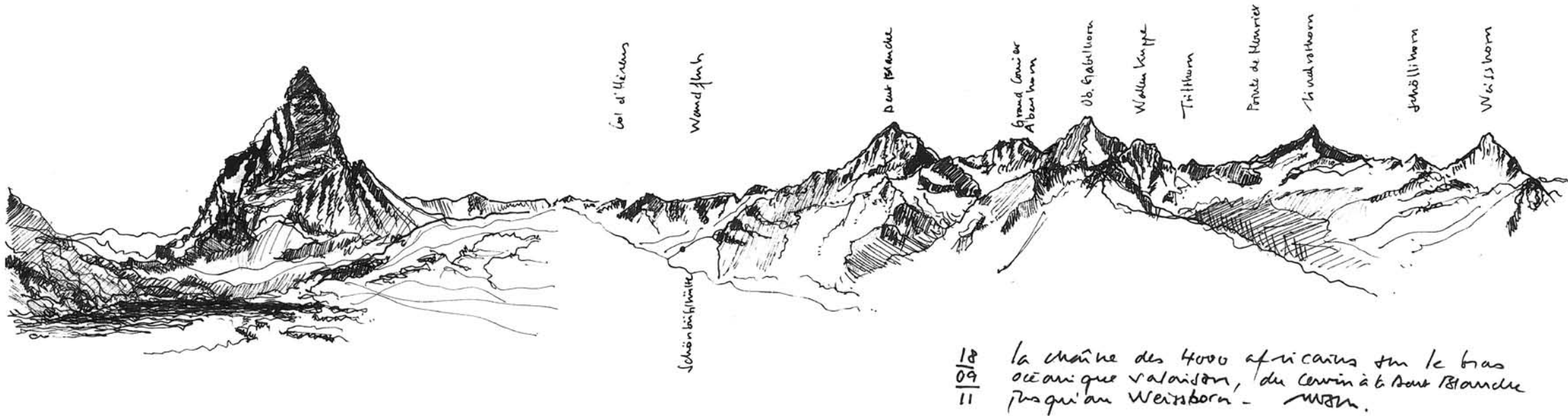
Géographie sans frontières, la montagne fascine, angoisse, raconte et interroge. Pour l'alpiniste, elle exerce une attraction, un désir de rencontre plus émotionnel que rationnel ; une envie d'être sur un "ailleurs". Le grimpeur sait qu'il doit jouer de l'équilibre, stimuler son mental, répéter ses gestes et démultiplier ses efforts pour y parvenir. La résonance des reliefs, d'un paysage surdimensionné, rend le défi omniprésent. Face à ces milieux extrêmes, la volonté de confrontation se mêle à la retenue et à la modestie, l'ambition de conquête au renoncement, afin d'éviter des situations irréversibles. Pour l'architecte, la montagne est un monde de formes singulières, de territoires où les couches émergent, se superposent, s'enchevêtrent, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Ces combinaisons et variations de strates tectoniques émerveillent, inspirent et forcent le regard à saisir ces paysages en mouvement.

L'univers de l'alpiniste, à bien des égards, est proche de celui des projeteurs, notamment dans la diversité des échelles de perception et de confrontation. De manière intuitive, ces deux pratiques se rejoignent, à travers plusieurs filiations : un choix constant d'itinéraires, une aspiration à recentrer sa relation à la nature, à repenser sa manière de vivre ou d'habiter ces paysages, une règle du respect, qui pose la question de la contrainte en situation de projet comme en exploration sportive ou contemplative. Et il y a cet égard pour la montagne, que l'on soit topographe, cartographe, botaniste, alpiniste, guide, peintre, écrivain, philosophe, simple randonneur, architecte ou paysagiste. L'envie de la découverte et le sens cognitif précéderaient-ils finalement toute hypothèse ?

Marcellin Barthassat est architecte ; il vit et travaille à Genève et pratique l'alpinisme depuis 1964. Il est cofondateur du collectif bbbm (1984-2006), puis de l'atelier ar-ter en 2007. Il enseigne depuis 2009 à la Haute École du paysage, d'ingénierie et d'architecture (hepia) de Genève.

PAGE PRÉCÉDENTE  
Pic de Jallouvre, massif des Aravis, falaise sud-ouest en calcaire.  
Marcellin Barthassat dans les cannelures de la voie Manque un Mètre.

Hauts sommets des Alpes valaisannes depuis Rottenboden, du Cervin au Weisshorn, en passant par la Dent blanche, l’Obergabelhorn, le Zinalrothorn. L’histoire des plaques tectoniques ou des grands chevauchements révèle ce massif comme un “radeau continental”, posé sur le reste d’un océan en bordure d’un autre continent. L’observation dessinée offre une lecture de la formation géologique.



Maquette du relief à l'échelle 1:2 000 de la chaîne alpine Windgällen, canton d'Uri, Suisse, réalisée par Eduard Imhof, 1938.

### DES PAYSAGES HORS POUVOIR

L’attrait pour la montagne est fondé sur cette velléité de comprendre les forces qui régissent les transformations géodynamiques, dont une grande partie reste invisible. Il y a donc une part d’imaginaire à se représenter la genèse des Alpes, et plus globalement celle de la tectonique des plaques. Derrière ces paysages alpins, se dissimule une sorte de mémoire enfermée qui serait la raison de notre attirance, de notre curiosité, de notre volonté de connaître ces processus de formation depuis la déchirure de la Pangée et les phénomènes de subduction (plongement des plaques lithosphériques) jusqu’à la structuration des reliefs de notre planète, leurs plissements et leurs érosions, aujourd’hui encore. Pour le géologue Michel Marthaler, le fonctionnement probablement exceptionnel de la Terre dans l’univers “possède certaines caractéristiques d’un être vivant : une lente circulation, respiration et digestion, dont nous ne percevons que les hoquets et éternuements, sous forme de tremblements de terre ou d’éruptions volcaniques”<sup>1</sup>. Le déroulement du temps géologique, entre Primaire et Quaternaire (environ deux cent cinquante millions d’années) donne ainsi à l’histoire humaine plus d’infini que de certitude, même si, à notre époque contemporaine, les reliefs alpins semblent être passablement parcourus et connus.

En Suisse, la montagne s’impose comme une présence marquante, dont le statut mythique s’est surtout construit depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Plus éloigné du séjour des

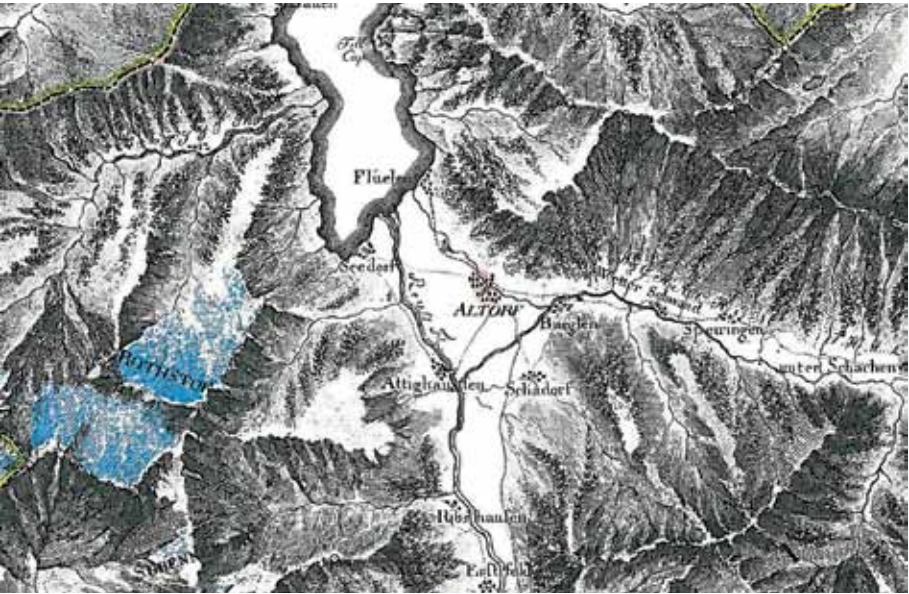
hommes, “on y est grave”, disait Jean-Jacques Rousseau, “sans mélancolie, paisible sans indolence, content d’être et de penser”<sup>2</sup> quand on peut apprivoiser ces milieux. On marche ou l’on voyage pour voir la beauté du monde, on approche et on escalade les cimes où les distances redeviennent vraies. “La lenteur permet d’entrer dans le paysage, de régler nos sens sur lui”, écrit Erri De Luca<sup>3</sup>. Mais la montagne a ses revers ; sommets, pentes et glaciers renferment leurs hostilités. L’homme est-il capable de s’y confronter, de domestiquer ces royaumes de roches et de glaces ? L’équivoque d’une relation amour / haine avec une nature aussi dure qu’exigeante interroge encore aujourd’hui la motivation à explorer ou gravir ces reliefs. Nicolas Bouvier parle d’un “attachement âpre et rugueux que le montagnard porte avec lui comme un sac de pierres”<sup>4</sup>. Pour Gilles Clément, ces hauts lieux constituent une réserve non exploitée qui découle d’une “soustraction des territoires anthropisés”<sup>5</sup>. Ils forment une part importante des paysages ne relevant ni du pouvoir ni de la soumission au pouvoir, car ils échappent en partie à toute décision humaine. Certains milieux de l’alpinisme partagent l’idée libertaire du “tiers paysage”, et il n’est pas étonnant que cet environnement “hors pouvoir” ait attiré les arts, les sciences, la littérature et la philosophie.



1. Michel Marthaler, *Le Cervin est-il africain ? Une histoire géologique entre les Alpes et notre planète*, Lausanne, LEP loisirs et pédagogie, 2001.  
2. Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, Paris, Librairie générale française, “Les classiques de poche”, 2002, vol. 1, p. 23.

3. Erri De Luca, *Sur la trace de Nives*, traduit de l’italien par Danièle Valin, Paris, Gallimard, 2006.  
4. Nicolas Bouvier, *Entre errance et éternité. Regards sur les montagnes du monde*, Genève, Zoé, 1998.  
5. Gilles Clément, *Manifeste du Tiers paysage*, Paris, Sujet-Objet, “L’autre fable”, 2004 ; voir aussi *Le Jardin planétaire. Réconcilier l’homme et la nature*, Paris, Albin Michel, 1999.

Atlas Meyer-Weiss, échelle 1:108 000, 1796. Région de Altdorf, canton d’Uri, lac des Quatre-Cantons, Suisse. Relevé et dessiné par J. H. Weiss, gravé par M. G. Eichler, publié par J. R. Meyer, Aarau. [Repr. in *Nos cartes nationales*, 1979.]



TOPOGRAPHIE ET ALPINISME

Les topographes et les naturalistes guidés et accompagnés par des montagnards initient des pratiques d’escalade et de bivouac. L’arpentage, art de la mesure, permet de révéler l’état d’un milieu, de tracer les premiers cheminements sur les cols, les pentes, les arêtes, les éperons ou toutes autres formes de reliefs exposés aux variations des conditions météorologiques. D’après le cartographe Eduard Imhof<sup>6</sup>, les premiers arpentages remontent au XVI<sup>e</sup> siècle avec Conrad Gessner (1516-1565), pionnier et savant zurichois qui s’engage dans la conquête des hauteurs. Il n’a pas seulement découvert l’insolite de paysages inconnus, mais aussi “l’ensorcelante beauté du monde sauvage jusqu’alors jamais contemplée<sup>7</sup>”. Au siècle suivant, Johann Jacob Scheuchzer (1672-1733), naturaliste, topographe et voyageur, “entraîné par un brûlant désir de connaître”, dresse la carte des lacs rencontrés dans les hauteurs et représente les plissements rocheux des reliefs alpestres. À l’époque des Lumières, certains notables, philosophes ou naturalistes s’enflamment pour les Alpes et sollicitent les premiers “guides de montagne”, que l’on trouve parmi les paysans, les chasseurs, les charpentiers ou les cristalliers des hautes vallées. Ce besoin de découvrir, d’explorer ces milieux hostiles, puis de les révéler à travers

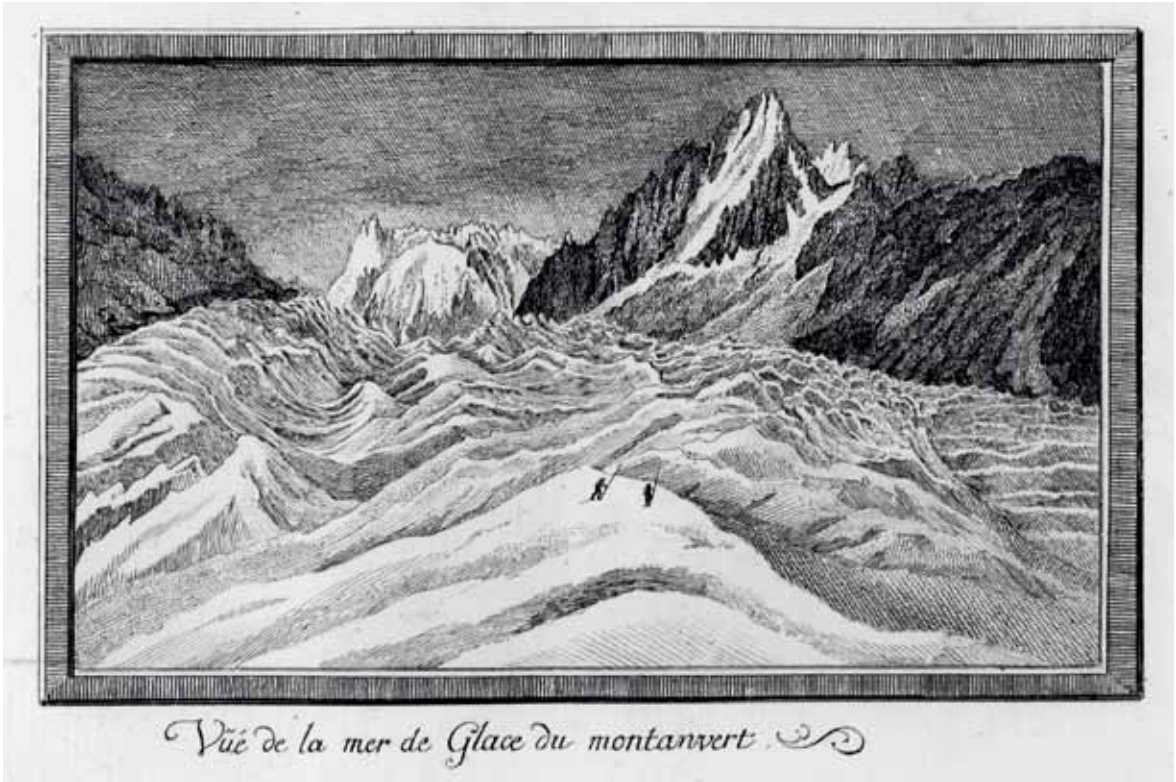
6. Eduard Imhof (1895-1986) a été professeur de cartographie à l’Institut fédéral suisse de technologie de l’École polytechnique fédérale, Zurich. Voir “Alpinisme et topographe, un cœur, une âme”, in *Nos cartes nationales*, en collaboration avec le Service topographique fédéral, Berne, Club alpin suisse, 1979.  
7. *Ibid.*

la peinture ou l’écriture participe à la naissance de l’alpinisme. Si la crainte de la haute montagne reste omniprésente parmi les populations alpines, en particulier à l’égard des glaciers, considérés comme maléfiques, elle tend à s’effacer à partir de la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand plusieurs sommets de 3 000 mètres, d’accès abordable, sont gravés.

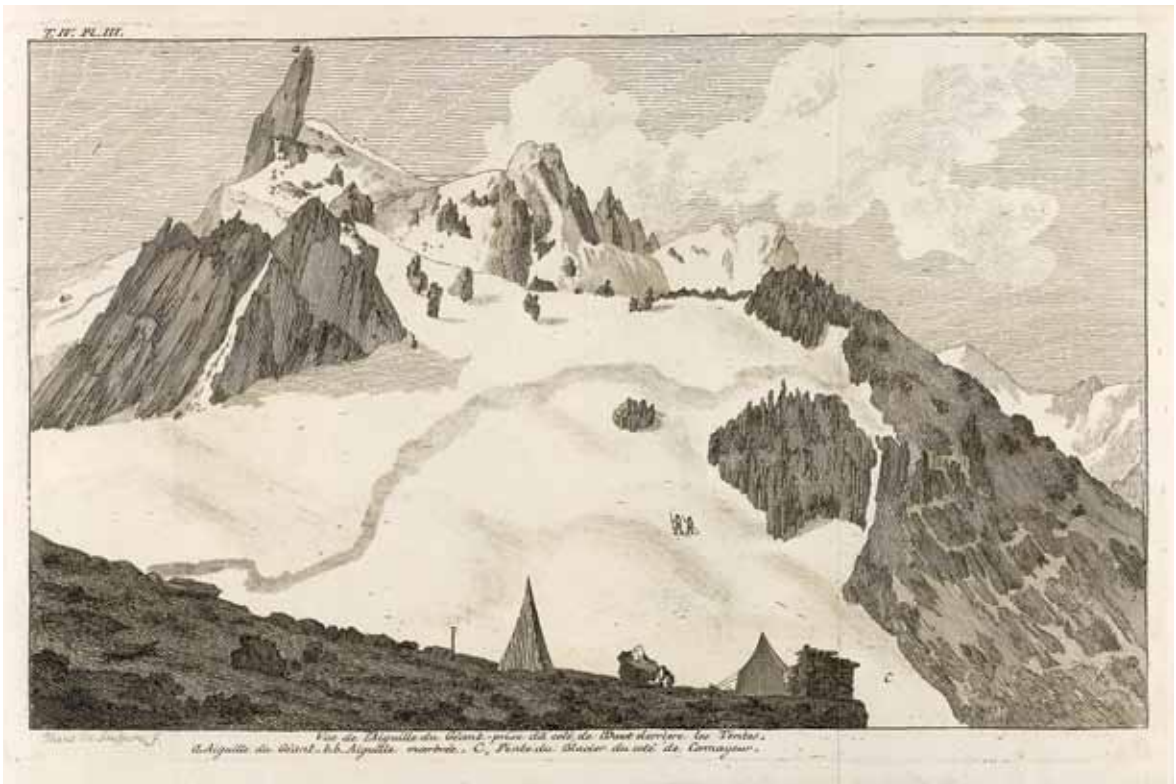
Durant le XIX<sup>e</sup> siècle, la cartographie connaît des évolutions importantes. Les savoirs sur les reliefs et les glaciers se développent, notamment dans les Alpes orientales et occidentales, en même temps que les ascensions se multiplient et deviennent des expéditions de prestige. Elle bénéficie aussi des grands travaux d’infrastructures en Europe, et plus particulièrement en France, initiés dès le XVII<sup>e</sup> siècle sous Colbert dans les milieux des Ponts et Chaussées ; la triangulation et le nivellement permettent alors une représentation plus scientifique.

À GAUCHE  
Carte topographique du Toggenburg, canton de Saint-Gall. Johann Jacob Scheuchzer, *Ouresiphoites Helveticus, sive itinera per Helvetiae alpinas regiones* [Londres, Henry Clements, 1708], Leyde, Petri Van der Aa, 1723, vol. II, t. IV, p. 551, pl. III.  
À DROITE  
*Carte Dufour*, “Carte topographique de la Suisse”, échelle 1:100 000, feuille XVII, 1844. Massif du Wildstrubel, Gemmi, Leukerbad, Valais, Suisse. [Repr. in *Nos cartes nationales*, 1979.]





Vue de la mer de Glace du montanvert



Vue du Mont Blanc, prise du col de Basse-Gravée. Les Tignes. Aiguille du Grand, Aiguille du Petit, Aiguille du Mont Blanc. C. Perte du Glacier du col de Courmayeur.

Entre 1786 et 1802, Johann Rudolf Meyer (1739-1813), maître tisserand, et Johann Heinrich Weiss (1759-1826), ingénieur de Strasbourg, publient le premier *Atlas suisse* en seize feuilles ; ces cartes hachurées, gravées sur cuivre, représentent les montagnes en vue plongeante, verticales et non plus de biais (à vol d’oiseau). Pour lever et cartographier l’ensemble du territoire, ces topographes, avec Joachim Eugen Müller (1752-1833), escaladent en “première” plusieurs sommets de l’arc alpin. Dès les années 1830, l’État développe les relevés à des échelles plus lisibles, pour soutenir l’exigence et la précision des contenus. Il confie la mission de regroupement et de coordination d’un atlas des cartes nationales au Genevois Guillaume-Henri Dufour, quartier-maître général de la Confédération, qui dirige la publication, entre 1845 et 1864, de la première carte officielle de la Suisse, au 1:100 000, suggérant le relief par des hachures et des ombres. Hermann Siegfried, son successeur, réalise à partir de 1870 l’*Atlas topographique de la Suisse*, dont les cartes au 1:25 000 et au 1:50 000 traduisent le relief en courbes de niveaux. Le Club alpin suisse, fondé en 1863, précise dans ses statuts le devoir de publier de bonnes cartes de montagne ; il s’adresse aux autorités de la Confédération helvétique pour à la fois promouvoir la publication des originaux de la “période Dufour”, et subventionner la poursuite de la recherche et du travail cartographique.

Ainsi, les pratiques d’arpentage et d’escalade se développent et l’alpinisme ouvre progressivement une nouvelle approche pour atteindre les cimes, cols et passages. La représentation cartographique, par la mensuration puis, plus tard, l’informatique, offre une objectivation morphologique et photographique des territoires. Si les disciplines de l’architecture, du paysage et de l’urbanisme ont initié tant de projets, c’est qu’elles se sont nourries des évolutions graphiques et artistiques des représentations. La *carte est déjà un projet*, une matrice donnant matière à discussion, stratégie ou décision<sup>8</sup>.

### AUTOUR DU MASSIF DU MONT-BLANC

La multiplication d’expéditions glaciaires menées par les explorateurs-chercheurs ou les naturalistes engendre des projets de conquête du mont Blanc et des sommets voisins. Le premier “voyage” à Chamonix, entrepris par William Windham et Richard Pococke en 1741, popularise la vallée. En 1786, Jacques Balmat et Michel Paccard réalisent la “première” du mont Blanc. Puis Jean-Michel Cachat<sup>9</sup>, dit

PAGE PRÉCÉDENTE  
EN HAUT  
Vue de la mer de Glace du Montanvert.  
Marc-Théodore Bourrit, *Nouvelle description des glaciers, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Suisse, d'Italie et de Savoye*, Genève, Barde, 1785, vol. III, p. 68.  
EN BAS  
Vue de l'aiguille du Géant prise du côté de l'ouest derrière les Tentes. Horace-Bénédict de Saussure, *Voyages dans les Alpes. Précédés d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*, Neuchâtel-Genève, Fauche-Borel / Barde, Manget & compagnie, 1779-1796, vol. IV, pl. III.

8. Voir *Les Carnets du paysage*, “Cartographies”, n° 20, Arles-Versailles, Actes Sud / École nationale supérieure du paysage, 2011.  
9. Voir *Les Carnets de Cachat le Géant*, traduit, présenté et commenté par Daniel Chaubet, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2000. Jean-Michel Cachat, guide et paysan de la vallée, effectue avec Alexis Tournier, en juin 1787, la première traversée de Chamonix à Courmayeur par le col du Géant en remontant la mer de Glace.

le Géant, enchaîne trois ascensions du “colosse des Alpes” durant l’été 1787, dont une en compagnie d’Horace-Bénédict de Saussure ; avec Jacques Balmat et Alexis Tournier, ils ouvrent une période pionnière de l’alpinisme.

Une fois les premiers grands itinéraires de neige et de glace ouverts, une vague d’intérêt pour l’escalade rocheuse et en terrain mixte se développe dans les aiguilles de Chamonix et les chaînes avoisinantes, autour des glaciers du Tour, d’Argentière, de la mer de Glace, de la Brenva et du Mont-Blanc<sup>10</sup>. Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les alpinistes pionniers comme Malceski, Whymper, Mummery, Charlet, Lochmatter, Knubel, Young ou Simond gravissent presque tous les sommets du massif, en ouvrant des itinéraires plus raides, nécessitant la plupart du temps des moyens d’assurage par cordes et pitons. C’est l’invention de la cordée, la construction d’un mythe noble dans la mémoire collective de l’alpinisme : être “premier de cordée” ou guide de haute montagne<sup>11</sup>. Pour les grimpeurs, ces exploits marquent la fin d’une représentation négative des hauts reliefs et, à travers le développement de l’alpinisme libre et la création de groupes ou d’associations d’alpinistes, l’incarnation de “l’esprit de montagne”, dont Henri Isselin souligne les caractéristiques : “gratuité de l’effort, admiration sincère de la nature, goût de la conquête sans esprit forcené de compétition, acceptation des risques raisonnés<sup>12</sup>”. Cette nouvelle mode alpestre initie aussi, par le dessin des reliefs et les expéditions de relevés topographiques, l’établissement et le nivellement des cartes. Entre la montagne crainte, apprivoisée, mise en scène, parcourue et domestiquée, il reste néanmoins la part inconnue de son immensité, celle du visible (le relief) et du non-visible (la géologie). C’est donc bien dans cette dualité qu’une fascination s’exerce, à la fois curieuse, exploratoire et projetée, cherchant à voir ou à comprendre la nature des reliefs. L’assertion d’Erri De Luca : “l’alpinisme a été le dernier paragraphe de la géographie” prendrait-elle ici tout son sens ?

### LA REPRÉSENTATION ET L’INTERPRÉTATION DES MILIEUX ALPINS

Cinq siècles de peinture dans les Alpes suisses témoignent d’une association étroite entre le spectacle de la nature et l’incarnation d’une “suissitude<sup>13</sup>”, qui n’aurait cessé d’inspirer les artistes, écrivains ou philosophes. Les Alpes traversent toute l’histoire de l’art depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, soulevant avec elles les discours et les débats sur la

PAGE SUIVANTE  
Ascension du Finsteraahorn (crête nord-ouest) en 1914 par une équipe géodésique, avec des topographes et des alpinistes.  
[Repr. in *Nos cartes nationales*, 1979.]

10. Voir Gaston Rébuffat, *Mont-Blanc, jardin féérique*, Paris, Hachette, 1962.

11. Voir Roger Frison-Roche, *Premier de cordée*, Grenoble, Arthaud, 1943.

12. Henri Isselin, *Les Aiguilles de Chamonix*, Grenoble, Arthaud, “Sempervivum”, 1961.

13. Formule de Françoise Jaunin, *Les Alpes suisses. 500 ans de peinture*, Vevey, Mondo, 2004.





À GAUCHE  
Ferdinand Hodler (1853-1918),  
*L'Eiger, le Mönch et la Jungfrau  
au-dessus de la mer de brouillard*,  
1908. Huile sur toile, 67,5 x 91 cm.  
Musée Jenisch Vevey, don des  
héritiers de la succession Arthur  
Stoll.

À DROITE  
Charles Giron (1850-1914),  
*Les Nuées (Vallée de  
Lauterbrunnen)*, 1901.  
Huile sur toile, 147,5 x 182 cm.  
Musée Jenisch Vevey, don de  
la Fondation de la Société  
des beaux-arts de Vevey.



domestication de la nature, l’agriculture, l’identité, l’organisation des villages, des bourgs et des villes. L’engouement pour l’alpinisme se superpose aux arts de l’écriture, du dessin, de la géologie, de la botanique, de la photographie ou du cinéma ; cartographie et peinture s’enrichissent par influences mutuelles. Nombre de passionnés de la montagne incarnent ces talents réunis : Albert Heim, Gottlieb Studer, Horace-Bénédict de Saussure, Caspar Wolf, Viollet-le-Duc, Joseph Vallot et son fils Charles, Paul Gayet-Tancrède dit Samivel, Roger Frison-Roche, Bernard Giraudeau, Rémy Tézier, Philippe Mussatto, Marcel Ichac, Gaston Rébuffat, André Roch, Dino Buzzati, Walter Bonatti, Erri De Luca, Simon Yates, Gerg Child. Et des artistes, sans être adeptes de l’alpinisme, se sont adonnés à l’évocation de scénographies alpines. On trouve chez Ferdinand Hodler<sup>14</sup> une interprétation des horizons quasi obsessionnelle, chez Charles Giron le soin dans la représentation topographique, chez Edouard Vallet la narration de la vie du paysan de montagne, ou chez Paul Klee une sublimation des formes et de la lumière à travers une abstraction géométrique.

LE TOPOGUIDE, ÉVOLUTION, ART ET TENDANCE

Le “topo” est pour les grimpeurs et les alpinistes plus qu’une boussole. Il formalise ou décrit l’itinéraire d’escalade et son contexte topographique, tectonique et spatial. Essentiellement, ces tracés descriptifs codifient les degrés de difficulté

et précisent les nécessités d’équipement (approche, corde, relais, point d’assurage, signe distinctif, rappel et retour). Aujourd’hui, grâce à une nouvelle précision dessinée, cette cartographie de la verticale assure la transmission d’itinéraires répertoriés. L’édition de topoguides représente une mémoire des premières voies, une part de l’histoire alpine, à travers un art du dessin et de la photographie effectué *in situ*.

En France, les guides Vallot trouvent leur origine dans l’important travail de recherche sur le Mont-Blanc développé par Charles Durier avec Joseph et Charles Vallot<sup>15</sup>. Ce dernier est l’un des premiers à entreprendre une description globale et spécifique de la haute et de la moyenne montagne<sup>16</sup>. Soutenu par le mouvement de “l’alpinisme sans guide” et le Groupe de haute montagne, Vallot s’entoure de Jacques de Lépiney, Marcel Ichac, Henry de Ségogne et Pierre Dalloz. En 1946, Lucien Devies et Pierre Henry publient une nouvelle édition du guide Vallot, ensuite complété avec Gino Buscaini pour le groupe des Jorasses et Talèfre (1979) et Pierre Bossus pour la refonte du secteur des Aiguilles-Rouges, des Fis et Platé (1974). Le Club alpin suisse poursuit ses éditions de topoguides, analogues au Vallot, sur l’ensemble de la crête des Alpes ; les secteurs du Vercors et de la Drôme (Serge Coupé, 1972), puis des Alpes maritimes et de la Haute-Provence (Michel Dufranc et Alexis Lucchesi, 1975). En 1983, François Labande écrit *Ski sauvage*, le premier d’une série intitulée “Ski de randonnée”, sur presque la totalité de la chaîne des Alpes<sup>17</sup>. À Genève, la section du Club alpin investit sa propre expérience de retranscription d’itinéraires au Salève. Ce microcosme d’initiation et d’évolution de l’escalade, outre l’invention du mot “varappe”, a engendré, entre 1928 et 2009, huit éditions successives de topoguides et un premier guide des varappes<sup>18</sup>.

L’évolution des techniques (piton expansion, coinqueur, descendeur) permet de “libérer” les voies d’escalade artificielle et d’ouvrir de nouveaux itinéraires. Le dépassement du sixième degré (cotation maximum de l’escalade en libre en Europe jusque vers 1975) engendre d’autres attitudes. À la culture de la conquête et du risque se substituent l’art du geste, la répétition et le plaisir de grimper ; une tendance qui se confirme par une spécialisation de l’escalade. Des performances supérieures se développent (degrés 6a, 6b, 6c, 7, 8 et plus) sur des rochers plus épurés, nécessitant un entraînement spécifique. Dans cette configuration “nouvelle génération”, les alpinistes genevois Bernard Wietlisbach<sup>19</sup>, sur le Salève presque transfrontalier, et Michel Piola<sup>20</sup>, sur le Mont-Blanc et les massifs calcaires

15. Voir Charles Durier, *Le Mont-Blanc*, notes et illustrations de Joseph et Charles Vallot, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877 ; rééd., Montmélian, La Fontaine de Siloé, “Le champ régional”, 2000.

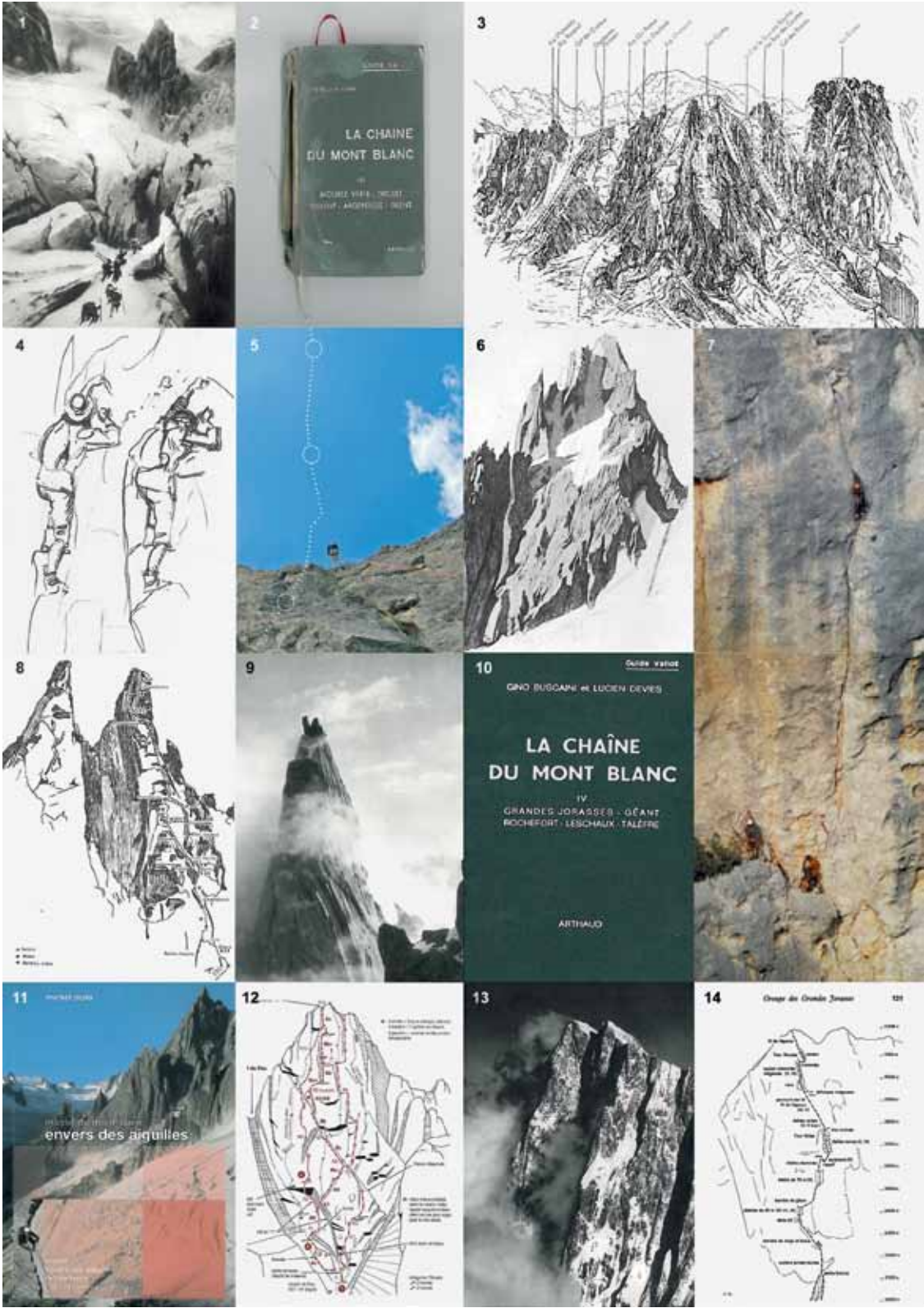
16. Voir Charles Vallot, *Description de la haute montagne dans le massif du Mont-Blanc*, 5 vol., Paris, Fischbacher, 1925-1938 ; et *Description de la moyenne montagne dans le massif du Mont-Blanc*, 2 vol., Paris, Fischbacher, 1927-1932.

17. Voir François Labande, *Ski sauvage*, Paris, Arthaud, “Altitudes”, 1983 ; et la série “Ski de randonnée” au éditions Olizane, Genève.

18. Henri-Claude Golay publie le premier *Guide du Salève* en 1928, puis une deuxième édition en 1948. Pierre Bossus et Henry Briquet réalisent une nouvelle édition : *Guide des varappes du Salève* en 1965, suivie de cinq éditions successives en 1975, 1978 1981, 1986 et 1990 par Bernard Wietlisbach et Jean-Jacques Boimond, et d’une monographie en 1987, *Le Salève*, par Jean-Jacques Boimond.

19. Voir Bernard Wietlisbach, *Le Guide du Salève*, Genève, Wietlisbach éditions, 1975, 1978 1981, 1986 et 1990.

20. Voir Michel Piola, *Le Topo du massif du Mont-Blanc*, 2 vol., Genève, Équinoxe, 1983, 1988, 1993 et 2006 ; et *Calcaire en folie*, 2 vol., Genève, Équinoxe, 1995 et 1999.



préalpins, réalisent un travail de dessin soutenu, précis et sensible. Cette formalisation nouvelle de l'édition des topos s'inscrit dans le développement magistral de l'escalade moderne depuis les années 1980-1990.

COÏNCIDENCES

Si l'alpinisme poursuit une évolution conjointe d'itinéraires, de performance, d'accessibilité et d'accompagnement touristique, il n'en est pas moins exposé à l'éclatement et à l'individualisation massive des activités de montagne en tant que marché de loisirs. Heureusement, il lui reste une part "introspective" pouvant offrir d'autres regards, plus culturels, sur une éthique sociale à l'égard de la montagne et des pratiques qu'elle suscite. Des expéditions scientifiques aux exploits sportifs, du goût de l'aventure à la narration écrite, "le sens donné à l'alpinisme a toujours été le reflet des tensions idéologiques qui traversent et modèlent la société", observe Élodie Le Comte en retraçant l'histoire de l'alpinisme genevois<sup>21</sup>. Ce fut l'objet de discussions intenses, partagées en cordée avec Pierre Dubois, Jacques Émery, Jacques Jenny, Marie-Ange Barthassat, Serge Mendola, Henry Briquet, Jacky Beetschen, Dominique Roulin, Bernard Wietlisbach, Christian Schwarz, Daniel Baillif, Alexis Corthay, Werner Zimmermann, Daniel Kunzi, Julien Descombes, Alexander Keller, Pierre Haemmig et bien d'autres compagnons de la montagne.

Dans ce registre où se croisent amitié et altitude, l'échange des perceptions est sustenté par un environnement qui impose une relation avec la nature faite de vulnérabilité et d'accointance, d'idéal et d'hostilité. Si l'alpinisme est une tentative de dépassement, il demeure une pratique d'exception à caractère exploratoire, physique et contemplatif. C'est notre corps qui fait "exister" l'espace où que l'on se trouve, remarque Daniel Sibony, notamment dans des sites dépourvus de présence humaine, des lieux "où se nouent des *nécessités* et des aires d'*indétermination*, d'ouverture, de hasard, de création<sup>22</sup>". Dans l'alpinisme comme dans l'art et la littérature, une part invisible du paysage se révèle au-delà des contingences fonctionnelles et sociales ; le rapport entre l'homme et la nature est redéfini, comme il l'est en partie dans le vécu d'un projet d'architecture ou de paysage.

Pour le grimpeur, vivre ces saisissements est source d'inspiration, d'indépendance momentanée ; un rendez-vous avec la solitude, une façon d'être à contre-courant des logiques d'accélération qui nous submergent, une contestation implicite face à la

PAGE PRÉCÉDENTE  
Repères, itinéraires et représentations.  
1. *Ten Scenes in the Last Ascent of Mont-Blanc* par J. D. H. Brow, 1853.  
2. Guide Vallot, *La Chaîne du Mont-Blanc*, vol. III, Arthaud, 1963.  
3. Dessin issu du Guide Vallot, versant nord-ouest, voies Verte, Droites, Courtes, Mummery et topos des voies.  
4. Ferdinand Hodler, *Ascension*, étude, crayon sur papier, 1894. 5. Montage d'un itinéraire, paroi du Diamant à Leysin par Daniel Kunzi. 6. Les Grands Charmoz, arête nord-ouest et face nord, croquis de John Ruskin, écrivain, poète et peintre, XIX<sup>e</sup> siècle.  
7. Première ascension du pilier Gousseault en 1973, voie M. Barthassat, S. Mendola, J.-L. Deplay.  
8. Dessin issu du Guide Vallot, aiguille Mummery, voie C. Authenac, Vitrier, F. Tournier, 1942. 9. Aiguille du Fou, envers des aiguilles de Chamonix.  
10. Guide Vallot, *La Chaîne du Mont-Blanc*, vol. IV, Arthaud, 1979.  
11. Guide Michel Piola, architecte, guide, enseignant et leader nouvelle génération des voies modernes, 2006.  
12. Plusieurs itinéraires d'escalade dans la face sud du Fou, dessin de Michel Piola. 13. Face nord des Grandes Jorasses, pointe Walker culminant à 4 208 mètres, pointes Wymper et Croz. 14. Éperon Walker, voie ouverte en 1938 par R. Cassin, L. Esposito et U. Tizzoni, 1 200 mètres d'escalade en face nord.

21. Élodie Le Comte, *Citadins au sommet. L'alpinisme genevois (1865-1970) : un siècle d'histoire culturelle et sportive*, Genève, Slatkine, 2008.  
22. Daniel Sibony, "Du rapport à la nature", *Cosmopolitiques*, "La nature n'est plus ce qu'elle était", n° 1, juin 2002, p. 61-68.



culture de l’immédiateté, de l’image et de la concurrence. Le sentiment éprouvé en escalade ou en randonnée vis-à-vis du temps n’est plus dicté par la seule performance, mais par un autre tempo, plus paisible, faisant place à des territoires de générosité. La gestion d’une ascension est rythmée par l’échelonnement de séquences ; l’alpiniste fragmente, avec concentration, sa progression marquée par l’alternance des rôles, tous les trente, quarante ou cinquante mètres, entre premier et second de cordée.

### ÊTRE ET S’EXTRAIRE

Ce besoin d’être “ailleurs”, pour un temps donné, trouve une équivalence dans la pensée et le dessin de projet, seul ou en groupe. Le recours aux savoirs implique une disponibilité et une curiosité afin d’aller chercher ce qui est nécessaire pour fortifier une *culture du projet*. L’architecte, le paysagiste et l’alpiniste côtoient des domaines communs : géologie, topographie, hydrographie ou biogéographie. Dans son arpentage, le projeteur trouve des coïncidences ou des persistances, comme celles que l’on peut rencontrer dans la montagne<sup>23</sup>. Dans sa confrontation à la nature, l’alpiniste cherche à éprouver les limites d’un risque, parfois extrême, au point de le défier. Cette forme de “contestation” calculée, ou cette posture exposée, correspond à une prédisposition au prolongement de l’expérience-paysage, une “capacité de vivre cet *être-dedans* sur un mode d’accueil et d’ouverture<sup>24</sup>”. Il y a là une singulière et attachante analogie avec l’attitude du projeteur, qui s’expose en prenant nécessairement des risques. Dans sa réflexion de transformation ou de modification, le projet s’enrichit d’une confrontation directe avec le milieu qu’il investit. En ce sens, la verticale offre une connaissance de terrain complémentaire.

Ces démarches requièrent également des moments d’analyse où l’on se plaît à décomposer ce qui est donné à voir. Si la question du paysage s’est complexifiée et diversifiée à travers les multiples “entrées” dont elle est l’objet, c’est que pour de

nombreux acteurs, le paysage touche, à travers d’autres champs d’étude, les sciences humaines notamment, à des enjeux urgents en matière de projet. Autant de sujets de recherche nécessaires à “l’élargissement et la reformulation des concepts, des représentations et des pratiques<sup>25</sup>”. La rencontre, ou le brassage, entre les métiers de l’urbanisme, du paysage et du territoire serait à même d’encourager des approches plus dialectiques des problèmes qui nous animent, nourris du “droit de visite” *in situ* cher à Alexandre Chemetoff<sup>26</sup>, fondement du ressenti et carte d’un état des lieux ; une lecture de l’expérience de la ville et du paysage par le dessin, l’écriture et la parole. Un état de questionnement à l’égard des sites ou des lieux de plaine et de montagne peut alors s’installer, sur leurs évolutions et notre empreinte humaine, en lien avec les problèmes du climat et des ressources. Vu d’en haut, on ne peut s’empêcher d’y réfléchir : qu’advient-il de ces territoires ? À l’heure où la planète est dans l’instantané, sous caméra satellite, et tente d’évaluer son futur, tel un temps inversé, l’alpinisme, s’il n’en est pas une pratique, pourrait constituer un accompagnement de l’aménagement territorial, comme une troisième dimension.



Topoguides du Salève.  
Éditions de 1928 et 1948  
(H.-C. Golay), 1965 (P. Bossus et H. Briquet), 1975, 1978 et 1981 (J.-J. Boimond et B. Wietlisbach), 1982 (*Grande Grimpe* de B. Wietlisbach), 1986 et 1990 (B. Wietlisbach).

Variations d’escalade.  
1972 : escalade artificielle au Salève ; Philippe Chabloz, voûte du Trou de la Tine.  
1987 : escalade libre à La Chambotte ; Dominique Roulin, versant ouest de la falaise.  
2009 : escalade libre à Seynes, Gard ; Marcellin Barthassat, en falaise.

25. Jean-Marc Besse, *Le Goût du monde. Exercices de paysage*, Arles-Versailles, Actes Sud / École nationale supérieure du paysage, 2009 ; notamment le chapitre “Les cinq portes du paysage”, essai d’une cartographie des problématiques paysagères.  
26. Voir Alexandre Chemetoff et Patrick Henry, *Visites*, Paris, Archibooks, 2010.



Visiter le territoire.  
Bonneville, vallée de l'Arve depuis  
la Pointe d'Andey pour le plan  
paysage du projet d'agglomération  
franco-valdo-genevois ; au fond :  
le Salève et le Jura.

### ENTRE LE DONNÉ ET L'EMPREINTE HUMAINE

Parmi les différentes manières de parcourir la montagne, l'alpinisme, à travers une sensation physique, tactile, ouvre à la connaissance des roches sédimentaires ou métamorphiques, puis à la lecture des formes qui nous entourent. Il peut également atteindre la dimension de l'art, au sens du mouvement, couplant parcours, temps et contexte ; marcher sur la ligne où l'art du temps est cristallisé<sup>27</sup>, installer une forme simple qui traverse ou séquence un paysage que l'on croit déjà connaître. C'est aussi un exercice de la mesure et de l'effacement. Peut-être un cheminement sur la question du bonheur ? L'alpiniste italien Walter Bonatti évoque une conquête intérieure, "celle de l'âme, pas celle des muscles ; grimper, c'est un moyen pour raconter l'homme qui est en nous"<sup>28</sup>. Une loi du grand effort et une générosité qui régleraient "la course intérieure de notre développement", selon Teilhard de Chardin : "ce que la Vie nous demande [...] de faire pour être, c'est de nous incorporer et de nous subordonner à une Totalité organisée dont nous ne sommes, cosmiquement, que les parcelles conscientes"<sup>29</sup>.

N'est-ce pas une forme de destin terrestre qui se joue au XXI<sup>e</sup> siècle ? Ou une "solidarité durable" à inventer à l'égard de notre "planète dont la vie conditionne la nôtre", comme le souligne Edgar Morin<sup>30</sup> ? C'est sur toutes ces dimensions, entre autres, que l'on s'interroge quand on se trouve en altitude, simultanément à l'effort

et à la technique, avec un rythme lent d'escalade, de longueurs en longueurs, dans un silence empli et le jeu de reflets presque infini d'une matière qui s'organise ; l'atmosphère produit son effet sur la pensée humaine. Certains représentent pour notre génération une conjonction généreuse entre alpinisme, nature, culture et enseignement. Ainsi, Michel Vaucher<sup>31</sup> demeure, parmi les grimpeurs genevois, une référence charismatique ; la montagne l'imprégnait d'une quiétude qu'il mettait ensuite à profit dans le champ d'une pédagogie humaniste. Donner sens à cette pratique est une initiation et un épanouissement pour vivre pleinement ces paysages<sup>32</sup>.

### DES POINTS DE VUE QUI SE CROISENT ET SE SUPERPOSENT

Au regard des paysages et de ses composantes, notre perception imagine ou reconstitue, plus ou moins, les mouvements et les formations géologiques. Pour les topographes, les géologues ou les géographes, c'est le terrain de la mesure et du dessin. Les artistes ou les écrivains en font un sujet de narration, de peinture ou de scénographie. Entre la pratique du projet d'architecture ou de paysage et le vécu de la montagne, les choses se sont naturellement entremêlées, contribuant au développement de l'intuition et de l'apprentissage d'une pratique, sans cesse renouvelée, de l'espace en tant que "lieu habité". Ce sont des approches différentes qui s'influencent, qui interrogent le rapport entre nature et culture, dans un contexte de grandes tensions, d'ordres climatique, biologique ou humain, pour les écosystèmes, ces milieux à forte complexité qui montrent aujourd'hui des signes d'essoufflement, en partie liés à notre modernité. "Ce qui aujourd'hui coûte des heures d'effort, on l'aura avec quelques litres d'essence", ironise, en 1952 déjà, Dino Buzzati<sup>33</sup>. Le monde alpin reste un phénomène inachevé, comme l'est d'ailleurs aussi l'avenir des villes et des territoires.

Les formes de la montagne, régulières ou variées, inattendues ou surréalistes, résultent d'une géophysique soumise aux phénomènes d'érosion progressive. Ce processus de formation hypercomplexe pourrait être comparé au processus de croissance urbaine. C'est une transposition tentée par André Corboz : "depuis que ce qu'on appelait *la ville* est désormais coextensif au territoire, nous avons l'impression que la nébuleuse urbaine est chaotique, et nous nous en débarrassons par quelques adjectifs<sup>34</sup>". L'accumulation d'un urbanisme sans règle (nébuleuse

31. Michel Vaucher (1936-2008), alpiniste, guide et professeur de mathématiques ; voir l'hommage de Dominique Roulin dans *Les Alpes*, n° 1, 2009, p. 50.

32. Voir notamment le manifeste de Patrick Edlinger, "Les contraintes de la liberté" (2008), projet Climbing Attitude.

33. Dino Buzzati, *Montagnes de verre. Articles et récits, 1932-1971*, traduit de l'italien par Marie-Noëlle et Jean Pastureau, Paris, Denoël, 1991.

34. André Corboz, "Aptitudes territoriales, logiques concurrentes et implications politiques du projet d'urbanisme" in *L'Espace et le Détour. Entretiens et essais sur le territoire, la ville, la complexité et les doutes*, Lausanne, L'Âge d'homme, "Slavica", 2009.

ou ville diffuse) ne serait pas plus tumultueux que le spectacle géologique des Alpes ; ils résulteraient simplement de rationalités différentes. Les reliefs alpins ont évolué à l'épreuve de l'érosion. Les villes se sont transformées à l'épreuve de la démographie. Entre les deux, on pourrait dire que le territoire est plus ou moins bien ordonné. D'une cime, on perçoit des paysages urbanisés avec recul, comme un premier bilan de l'aménagement, en développant un regard critique à travers une dynamique de contrastes, tel le peintre décidant du cadre ou du paysage de son tableau. De la ville, on manifeste un désir de réorganiser, transformer, clarifier, arranger ou valoriser. Le projet, c'est ce qu'on ajoute, et ses règles donnent des moyens pour résoudre les tensions ou contradictions qui en découlent.

**L'ALPINISME ET L'ARCHITECTURE,  
TROIS DIMENSIONS POSSIBLES**

La lecture et l'interprétation des couches tectoniques nécessitent un effort de compréhension soutenu. Il faut à la fois remonter le temps, imaginer et repérer les formations de la géologie – à plus de deux tiers invisible – en les confrontant à la représentation géographique et topographique. Il y a donc, dans l'observation de la montagne, une relation entre perception, vécu et transcription ; traverser des sols dépouillés, entre moraines et pierriers, avant d'affronter des parois rocheuses plus ou moins recouvertes de neige. L'alpiniste grimpe, contemple, explore et se frotte aux conglomérats du granit, du gneiss, du calcaire, du schiste ou du basalte. En milieu urbain, dans "l'espace" représenté ou construit, l'architecte dessine, pense, écrit ou s'explique. Seul, il fait une partie du chemin ; à plusieurs, il partage l'exercice complexe du projet, comme un "laboratoire". Puis il accompagne, guide ou aide aux décisions. Deux pratiques simultanées, superposées : celle de l'alpiniste, occupé principalement par le cheminement, les gestes répétitifs d'escalade et de manœuvres techniques ; celle de l'architecte, concentré sur la manipulation des formes, des représentations et la discussion. Le métier de l'architecte et l'approche personnelle de la montagne ne se réunissent pas *a priori*, mais il m'importe que tous deux convergent vers une posture sociétale. À mon sens, ces vécus respectifs interagissent et se rencontrent dans ce principe du *projeter pour comprendre* ; une attitude de recherche et d'apprentissage pouvant se décliner en trois dimensions.

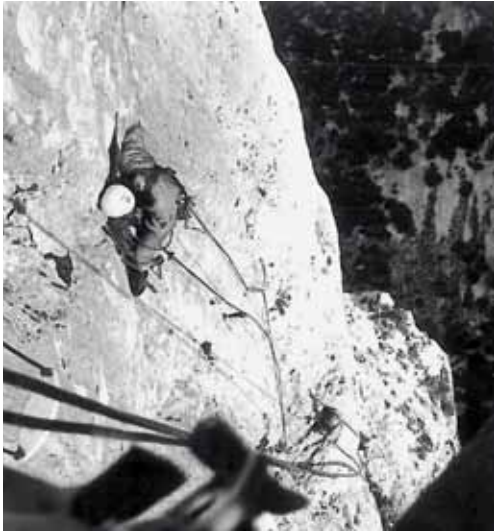
*Celle de l'arpenteur.* La montagne offre cette "sur-dimension" où se mélangent des masses rocheuses variées, découlant de superpositions sédimentaires lentes, de reculs glaciaires ou d'érosions progressives. Une fois parcourue, la montagne donne à comprendre sa morphologie (maquette ou bloc diagramme grandeur nature), le sens et la profondeur des territoires humanisés, qu'il faut comprendre pour négocier à l'échelle des gens qui les habitent. Cette posture implique l'exercice d'une représentation des paysages comme préalable à la *conversation* ou au *débat*, mais avec un projet sur la table. Prendre le temps de voir, d'écrire et de dessiner la carte des cheminements, des sites ou des horizons avec pour seul moyen le carnet de notes et de croquis, tel fut l'un des outils initiaux de la retranscription des formes ; tel est l'un des moyens pour lire et interpréter ce qui nous entoure. Ainsi évolue la cartographie, depuis l'instant où l'homme s'est intéressé à la représentation des massifs alpins pour développer la connaissance géographique. Il s'agit aussi de repérer les points d'altitude offrant un recul, pour analyser les mutations territoriales en cours.

*Celle du visiteur.* L'alpinisme est un art de l'itinéraire aux confins des reliefs. On s'éprouve sur de multiples situations (falaise, arête, pilier, dièdre, éperon, surplomb, pente, goulotte, couloir, cirque, paroi, face, aiguille...). Il faut allier maîtrise du geste, progression et économie d'énergie dans ses moindres mouvements. La pratique de la montagne implique un certain dépassement de soi, un comportement adapté aux contraintes, doublé d'un entraînement plus ou moins exigeant selon le niveau que chaque grimpeur peut atteindre en fonction de son investissement. Elle a aussi une dimension collective par la cordée, qui sécurise et réunit. La montagne entretient une envie de se confronter à un environnement immense ; "l'expérience à tenter est précisément d'aller voir ce qui est dans la nature et ce qui n'y est pas", propose Charles-Ferdinand Ramuz<sup>35</sup>. C'est un voyage d'altitude qui permet de se passionner pour des formes et des



La Cima Ovest des Tre Cime, Dolomites, Italie.

35. Charles-Ferdinand Ramuz, *La pensée remonte les fleuves. Essais et réflexions*, préface de Jean Malaurie, Paris, Plon, "Terre humaine", 1979.



À GAUCHE  
Le pilier Gousseault dans l'Escalès des gorges du Verdon, haute Provence, lors de la première en 1973, voie M. Barthassat, J.-L. Deplaye, S. Mendola. Nom donné en mémoire de Serge Gousseault, mort en hiver 1971 dans la face nord des Grandes Jorasses.  
À DROITE  
Le plan paysage du projet d'agglomération franco-valdo-genevois par l'atelier ar-ter ; David Andrey au dessin.



horizons ; une poétique d'enchantement incessant dans ce monde complexe de la géologie et de la biogéographie.

*Celle du projeteur.* La complémentarité des approches de l'alpiniste et de l'architecte réside dans la compréhension des formations et des évolutions territoriales. Car si "le siècle n'est plus à l'extension des villes mais à l'approfondissement des territoires<sup>36</sup>", le monde reste encore assez vaste pour aller chercher, jusque dans ses plis et replis, la profondeur de ce qui peut nous unir et nous questionne. Ces espaces de la haute montagne, presque délaissés, offrent un recul nécessaire pour débattre sur le devenir de la relation entre homme, nature et artifice, se recentrer sur la question du *contexte* dans la *culture* du projet territorial ; de façon non exclusive, admettre la contrainte du lieu comme un outil de projet. C'est une manière d'inverser l'axiome "la forme suit la fonction", permettant ainsi de faire jouer les prérequis de l'hydrographie, de la topographie et du végétal sur l'espace bâti. Dans cet ordre d'idée, André Corboz parle de "négociation qualitative<sup>37</sup>" entre contexte, site et programme ; celle-ci relèverait du principe de compatibilité consistant "à trouver la main qui convient à ce gant". L'idée du projet "tentatif", ou *tentative design* selon Giancarlo de Carlo, introduit une démarche sans nécessité d'un résultat direct. "Savoir que quand on projette, on fait sans arrêt des tentatives ; ce faisant,

l'on met aussi le projet « en tentation », tu le forces à te répondre et à te reprendre<sup>38</sup>." C'est pourquoi le projet nécessite des facultés de choix de parcours, d'attention, d'engagement et une prise de risque.

### SIMPLE PASSEUR OU ARPENTEUR

Il n'est pas rare d'entendre, au sommet d'une montagne : "Quelle leçon de géographie !" Arpenter les reliefs, c'est comme percevoir une sorte de maquette du territoire. Entre le vécu de l'alpiniste et celui du projeteur, apparaissent des complémentarités cognitives : comprendre non seulement la nature des choses, mais aussi l'interférence de phénomènes territoriaux de natures différentes. L'architecte ou le paysagiste élabore, affronte ou s'accommode de situations climatiques, physiques ou morphologiques, tel un passeur qui accompagne, suscite, explore, rencontre, discute, écrit pour tenter de réunir les conditions d'un projet partagé. On trouve des attitudes similaires dans le monde de l'alpinisme : qu'il escalade, guide, conduise, observe ou dessine les reliefs, le grimpeur s'offre le bonheur de vivre et d'alimenter une connaissance du terrain, de l'atmosphère et un repérage dans des milieux peu ou pas anthropisés. Ainsi, les deux pratiques peuvent à la fois se superposer et être en "coïncidence", dans un processus d'influence et d'inspiration, des situations créatives et l'espérance d'un autre "goût du monde", si possible dans un rapport entre économie et écologie inscrit dans la durée. Car il semble bien urgent aujourd'hui d'agir sur le décalage entre les aptitudes territoriales (le donné) et les logiques concurrentes des politiques urbaines, sur ces dissymétries ou inégalités sociales et spatiales croissantes.

Pour retranscrire ces deux expériences, il faut situer des temporalités et rythmes différents. Le monde de la montagne implique l'approche, la distance, la hauteur, voire un certain effacement. Dans son cheminement, l'architecte partage le souci constant de l'espace et de la transformation, pour se livrer à l'univers des formes et du contexte ; l'expérience du projet agit sur le territoire de la mémoire. C'est un métier qui doit évaluer et rassembler les conditions favorables à la modification spatiale et constructive, en agissant prioritairement sur le qualitatif. Il mobilise une culture relevant du dessin (représentation) et du débat (programme et gouvernance) entre le sens formel d'un lieu et son devenir. Quant à l'expérience individuelle de l'alpinisme, ou collective de la cordée, elle se confronte à la proximité,



Le cairn, signe, guide et symbole de l'itinéraire sur les reliefs ; au fond : la chaîne des Aiguilles-Rouges.

38. Giancarlo de Carlo, cité dans *Architecture et modestie* [actes de la rencontre au Centre Thomas More, 8-9 juin 1996], Lecques, Théâtète, "Des lieux et des espaces", 1999.

au lointain, à l’aventure, au suspendu, à l’aérien. Elle offre une perception physique et mentale des échelles et des matières. C’est un arpentage des sols où chaque marche d’approche, chaque escalade, chaque sommet ouvrent à des espaces souvent infinis. Comme si l’alpiniste tentait, consciemment ou inconsciemment, d’atteindre “l’endroit où le ciel et la terre se touchent”, le paysage tel que le définit Michel Corajoud<sup>39</sup>.



Vue sur trois sommets.  
Le massif du Mont-Blanc vu depuis le Salève ; au premier plan : trilogie préalpine (pointe du Midi, pointe Blanche et Jalouvre).  
Falaises et sentier de la Corraterie au sommet du Salève.  
Le Zinalrothorn (4 221 mètres) et le Blanc de Moming (3 663 mètres) ; au fond : l’Obergabelhorn (4 063 mètres), Alpes valaisannes, Suisse.

39. Michel Corajoud, *Le paysage, c’est l’endroit où le ciel et la terre se touchent*, Arles-Versailles, Actes Sud / École nationale supérieure du paysage, 2009.  
40. Álvaro Siza, *Une question de mesure*, entretiens avec Dominique Machabert et Laurent Beaudoin, Paris, Le Moniteur, “Librairie de l’architecture et de la ville”, 2008.

DÉPASSEMENT

Entre la montagne et la plaine, s’imbriquent des itinéraires et des formes n’ayant jamais véritablement de fin. Il y a dans l’alpinisme une dimension inspirante, existentielle et de dépassement sans cesse renouvelé. Si l’on transpose au domaine de l’architecture, de fortes analogies se dessinent sur la question de la forme et de sa provenance, selon une vision évolutive qu’Álvaro Siza exprime ainsi : “la forme c’est... la fin, le bout d’un processus qui n’a jamais de fin<sup>40</sup>”. Le projet résulte d’un *dépassement* des contraintes topographiques, contextuelles, historiques ou géographiques.

Le goût pour l’alpinisme, comme l’enthousiasme pour l’architecture et le paysage, est issu, pour ma part, de rencontres et d’apprentissages successifs. L’un me fut donné à la naissance aux confins d’une terre rurale (Landecy, Compesières) au pied du Salève, dont j’ai pu ensuite connaître les itinéraires grâce à des expériences vécues parmi des varappeurs genevois. L’autre me vint à travers une implication dans la conduite de projets en atelier depuis 1982, et à l’Institut d’architecture de Genève entre 1995 et 2005. Ces expériences marquantes

relèvent davantage d’une attention et d’une éthique que d’une méthode. Il s’agit de deux approches plus existentielles que quantifiables, mais bien sous influence. Le fait d’arpenter, de gravir et de dessiner les reliefs instruit une culture de la perception ; une exploration où les sens réagissent aux milieux parcourus et investis. L’itinéraire serait ainsi une vraisemblable instruction au projet.

Des situations de choix à faire vivre et à représenter : l’architecte, par le dessin et parfois l’écriture ; l’alpiniste, par l’itinéraire, l’engagement, le geste et l’interprétation de sa contemplation. Il y a dans ces deux pratiques une invitation possible à un style de “vie plus sobre”, un rapport renouvelé avec la nature, un lien repensé entre la ville et la campagne ; ainsi s’amorce un imaginaire du territoire. L’échelle métropolitaine ou régionale, environnée de vastes espaces alpins, devrait être l’objet d’une grande attention tout autant qu’un sujet d’espoir, pour instruire et construire un futur tel un “apprentissage” sans cesse renouvelé d’ouverture au monde.



Escalade à Rocca di Corno, Benoît Molineaux assuré par Silvia Francia dans l’itinéraire Rombo di vento, Finale, Italie.

ANGEL ANDANY - DAVID ANDREY - ANNE ARNOUX - JEAN-JACQUES ASPER - JASNA ET LAURENT BADOUX  
CLAUDE BAECHLER - JEAN BAEHER - DANIEL BAILLIF - MARC BALLIGER - MICKI BARMAN  
MARIE-ANGE BARTHASSAT - MANUEL ET ELODIE BARTHASSAT - ELENA BARTHASSAT  
ANDRÉ ET YVETTE BARTHASSAT - VINCENT BARTHASSAT - JULIEN BARTHASSAT - JANINE BATARDON  
FRANCOIS BATARDON - JACKY BEETSCHEN - JACQUES BENOIT - ANDRE BLECHAT  
JEAN-JACQUES BOIMOND - JEAN-MARIE BOIMOND - LOULOU BOULAZ - FANNY BRIAND  
HENRY BRIQUET - NATHALIE BRIQUET - YVON BRUN - ALDO CAMINADA - FRANCESCO CATTANEO  
VINCENT CARRARD - XAVIER CARRARD - PHILIPPE CHABLOZ - CLAUDE CHARDONNENS  
ISABELLE CLADEN - HENRI CLEMENT - ALEXIS ET CATHERINE CORTHAY - THIERRY COTTING  
REGULA ET FRANÇOIS COURVOISIER - PIERRE-HENRI COUSIN - MAURICE DANDELLOT  
ALBERT DARBELLAY - GILBERTE DERIPPE - QANTU DERIPPE - ALAIN DOUCET  
GEORGES DUPERRIER - ANNE DAVIER - CHRISTIAN DALPHIN - PASCAL DIETHELM - JEAN-LOUIS DEPLAY  
JULIEN DESCOMBES - LUC DUBATH - PIERRE DUBOIS - JEAN-RENE ET BARBARA EBINER  
JEAN-PIERRE EGGER - JACQUES EMERY - MARC EBNETER - DIEGO FACHINOTTI  
PIERLUIGI ET MARIE-CLAUDE FACHINOTTI - THOMAS FAERBER - JEAN-BLAISE FELLAY  
JEAN-PIERRE ET ODILE FIOUX - PIERRE FRACHEBOURG - SYLVIA FRANCIA  
SABINA FRANCIA CASTAINGS - MARIE-JEAN FRECON BARTHASSAT - ITALO GAMBONI  
JEAN-FRANCOIS GALL - ANDRE GARIN - ANDRÉ GENTIL - ALEXANDRE GIRANI - JOCELYN ET SYLVIE GIROD  
KONSTANTIN GRICHTING - LUC GRILLET - EDMOND GSCHVEND - PIERRE HAEMIG  
FABIO HEER - CATHERINE HESS - FRANCOIS HESS - PATRICK HESS - PETER HOBRIST  
PIERROT HOFFMANN - JEAN-MARC HOHL - CHRISTIAN HUG - OLIVIER ISCHER - MICHEL ISRAELIAN  
LUCIEN JEAN - JACQUES JENNY - JOEL JOUSSON - OLIVIER JUGE - ALEXANDRE KELLER  
BARBARA KOSLOWSKA - DANIEL KUNZI - ALAIN LEVEILLE - LAURENT LIN - ELODIE LE COMTE  
JEAN-LOUIS LOZERON - LUCREZIA ET JURG MARTI - BENOIT MOLINO - SERGE ET SONIA MENDOLA  
JACQUES MENOUD - FRANCOIS MERMOD - OLIVIER MORAND - ARMIN MURMANN  
JACQUELINE NICOLAS - JEAN-LOUIS NICOLAS - VANESSA NICOLAS - GISÈLE OEUVRAY - PATRICK OLIVET  
CHRISTOPHE PERETTI - CHRISTIAN PISTEUR - JEAN PROBST - CLAUDE REDARD - JEAN-CLAUDE RENEVEY  
GILBERT RHEME - AUGUSTIN RION - CHRISTINE ROD - JEAN ROD - DOMINIQUE ROULIN  
MICHEL RUFFIEUX - LUC RUYSSSEN - GABRIEL SCHAER - NICOLAS SCHENKEL  
JEAN-MARIE SCHENKEL - RICHARD SCHUBAUER - CHRISTIAN SCHUETZ - MICHEL SCHUPPISSE  
CHRISTIAN SCHWARZ - MICHEL SERMET - JACQUES ET ELIANE SOTTINI - MICHEL STEFANO  
CLAUDE STUCKY - PHILIPPE LE TAILLEUR - BERNARD TISSOT - PHILIPPE VANDEPLAS  
MICHEL VAUCHER - OLIVIER VAUCHER - YVETTE VAUCHER - ANOUCK ET ERIC VAN OORDT  
JEAN VIGNY - CHRISTIAN VERILHAC - BERNARD VOLTOLINI - JEAN WAELTI - BERNARD  
ET ISABELLE WIETLISBACH - BEATRICE ET BERNARD DE WURSTEMBERGER  
LAURENT DE WURSTEMBERGER - CHRISTIAN ZAUGG - MARC ZIMMERMANN  
WERNER ET ANNETTE ZIMMERMANN

Mémoire de cordée. Amitiés partagées en montagne : escalade, ski, alpinisme et randonnée.

PAGE SUIVANTE

Michel Vaucher (1938-2008) et “les conquérants de l’inutile”.

1. Escalade en paroi calcaire dans les Dolomites, 1965. 2. Dans *Les Étoiles du Midi*, film de Marcel Ichac, sur la face est du Grand Capucin, 1958. 3. Avec Walter Bonatti, commentant leur corde détériorée, 1964. 4. Dans la première ascension de l'éperon Whymper aux Grandes Jorasses, 1964. 5. Avec Lionel Terray, 1958. 6. et 7. Lors du tournage du film de Pierre Tairraz et Hélène Dassonville, *Le Pilier de la solitude*, 1959. 8. Une ascension nouvelle : la face nord du *Petit Clocher du Portalet*, film de Michel Darbellay et Michel Vaucher, 1965. 9. Avec Michel Darbellay, 1963. 10. À son domicile genevois du Grand-Lancy, 2003. 11. À l'entraînement dans la face ouest du Salève, 1964. 12. Sur l'arête sud-ouest du Peigne, Chamonix, 1957. 13. Avec Walter Bonatti, au retour de la première ascension de l'éperon Whymper aux Grandes Jorasses, 1964.

Archives familiales aimablement mises à disposition par Olivier Vaucher.

